

MICHEL MOHRT

*Je vous salue de tout mon  
cœur  
Stouffant*

BENJAMIN  
OU LETTRES  
SUR L'INCONSTANCE

L'UN  
ET  
L'AUTRE

**Gallimard**

Extrait de la publication







*L'un et l'autre*

Collection  
dirigée par J.-B. Pontalis



Michel Mohrt

*de l'Académie française*

BENJAMIN  
OU  
LETTRES  
SUR L'INCONSTANCE

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 1989.

*À Jean d'Ormesson*



**BENJAMIN HERMENCHES**, trente-huit ans, écrivain et journaliste ayant publié deux romans prometteurs. Travaille à la télévision. Peut mieux faire.

**MARTIN CONTI**, soixante-huit ans. Écrivain. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages dont huit romans. *La Marée d'équinoxe* a eu le prix du Redressement français. Aspire à une reconnaissance officielle, qu'il n'a pas encore obtenue.

**ISABELLE DU COLOMBIER**, cinquante ans. Romancière dont les ouvrages ont connu un vif succès. La série télévisée *La Perle de l'Orient*, d'après le roman qui porte ce titre, a eu un taux d'écoute important. Membre de plusieurs jurys littéraires. Divorcée deux fois. A guidé les premiers pas de Benjamin Hermenches dans la vie littéraire et dans le monde.

**SYLVIE DESAIX**, vingt-neuf ans, jeune actrice découverte par Jean-Paul Rappeneau. A tourné deux films de cinéma et aussi des films publicitaires pour la télévision, dont l'un pour la marque de collants « Peau fine » a fait scandale.



I

BENJAMIN HERMENCHES  
à  
ISABELLE DU COLOMBIER

Genève, 5 octobre 1988

Chère Isabelle,

Quelle ville charmante! Je me promène dans les vieux quartiers, près de la cathédrale, lorgnant les jolies filles. Il y en a beaucoup, Godard en fait la remarque dans l'un de ses films.

Elles sont belles, elles sont élégantes comme la ville elle-même avec ses terrasses de cafés fleuries, ses jardins, ses fontaines, les drapeaux aux couleurs des différents cantons, le jet d'eau qui met dans le ciel un panache de plumes blanches, les bateaux dans le port, l'île où se trouve une statue de Jean-Jacques, au milieu des arbres... On respire ici un air de luxe et de liberté.

Quand je pense que cette ville a été française, je ne

me console pas que nous l'ayions perdue. Les Genevois, qui ne s'occupent que de politique et de littérature française, eux, sont farouchement attachés à leur indépendance. Ils n'ont pas gardé bon souvenir de M. de Barante, père de Prosper, l'ami de Benjamin Constant et de Mme de Staël, qui fut préfet du département du Léman. Mais où les Français ont-ils laissé de bons souvenirs quand ils occupaient l'Europe – si ce n'est à Milan, dans l'imagination de Stendhal?

Aux alentours de la Corraterie, j'ai évoqué la silhouette anguleuse, les cheveux roux en oreilles de chien, l'allure distraite de myope de Benjamin Constant. Il venait assez souvent dans ce repaire du calvinisme pour fuir Coppet et les reproches de Minette, et voir des filles. Cela me le rend sympathique. Humain, trop humain... Je sais que vous me reprochez de lui ressembler, surtout par ses défauts. Mais qu'y puis-je, si je me sens avec lui des affinités? Ce n'est pas par hasard que j'ai écrit ce scénario de télévision et ne serait-ce que parce qu'il me donne l'occasion de venir à Genève et à Coppet, où nous allons demain repérer les lieux du tournage, je me félicite d'en avoir eu l'idée, et que A2 ait accepté de le réaliser.

En ce qui concerne le tournage, je ne suis pas sans inquiétude. Hier soir : dîner dans un restaurant de la vieille ville où j'ai mangé des malakoffs (curieux

nom que celui d'une bataille sanglante pour ces délicieux beignets au fromage, en forme de petits pains) arrosés d'un « fendant », avec R., le réalisateur. Je ne sais si je m'entendrais avec lui. Il ne connaît rien ni à Benjamin, ni à Mme de Staël, ni à l'époque de la Révolution et de l'Empire. Vous savez les réserves que j'ai faites sur le choix des acteurs (une Mme de Staël maigrichonne et blonde! Elle portera une perruque, je veux bien, mais quand même...!). Enfin, nous verrons. Pourriez-vous venir me rejoindre pour le prochain week-end? Vos conseils me seront précieux.

De la fenêtre de mon hôtel, je vois le port, la cathédrale qui domine la ville, les oriflammes qui claquent au vent tout le long du pont traversant le Rhône. Tout est net, frais, comme lavé par le jet d'eau... L'un des bateaux à roues que j'aime tant, avec sa cheminée jaune inclinée vers la poupe, sa proue effilée en sabot que prolonge un petit bout-dehors, entre dans le port. Il faudra que je me promène sur le lac. Avec vous, je l'espère, ma Belle.

## II

BENJAMIN HERMENCHES

à

ISABELLE DU COLOMBIER

Genève, 8 octobre 1988

Chère Belle,

Nous nous sommes transportés à Coppet, pas toute la smala, mais une bonne partie de celle-ci, c'est-à-dire une dizaine de voitures. Je suis stupéfait par le nombre de gens qui vont collaborer à ce tournage, aussi bien ceux de la télévision suisse que les Français puisqu'il s'agit d'une coproduction. La moitié n'a rien à faire; ils se baladent en voiture sur la route de Lausanne et dans les environs, au milieu des vignes. Cela doit coûter un argent fou. Et je pense à ce qu'il a fallu dépenser pour les costumes, les robes, les perruques, les rubans, fanfreluches, chiffons, bottes, bijoux, que sais-je? Il paraît que plus la production coûte cher, plus le réalisateur est considéré, estimé à sa valeur... Il doit donc tout faire pour obtenir un gros budget. On a fait venir une harpe d'époque, celle qui se trouve au château étant désaccordée, pour que Juliette Récamier puisse en jouer — l'actrice ne connaît même pas les notes du solfège — dans une scène qui dure quelques secondes.

J.P. qui fait Constant, ne sait pas monter à cheval : il faut donc lui trouver une doublure qui ait sa taille et son allure, car il y a une scène où il se promène en compagnie de Juliette et du prince Auguste de Prusse (uniformes! uniformes! alors que le prince, prisonnier sur parole de Napoléon après Iéna, mais qui avait reçu l'autorisation de venir à Coppet, était sans doute en civil!). C'est dans la scène où le prince, qui veut rester seul avec Juliette dont il est amoureux, conseille à Benjamin de faire un temps de galop.

J'ai revu le château avec plaisir. Vous rappelez-vous la visite que nous y fîmes, il y a... mon Dieu, je ne sais plus! Comme j'étais amoureux! Je le suis toujours... Vous n'arrêtiez pas de souligner la différence d'âge entre nous, comme pour montrer l'impossibilité de cet amour, alors que vous êtes toujours jeune! Vous suspectiez l'authenticité de mes sentiments, y voyant peut-être un calcul, parce que vous étiez une romancière connue, et moi, un débutant (je le suis toujours!...).

J'ai revu la cour, fermée de hautes grilles, où Germaine, rentrant d'Allemagne pour enterrer son père qu'elle chérissait, tomba de sa berline dans les bras de Benjamin et s'évanouit. On s'évanouissait facilement à Coppet. La mésaventure arriva à Benjamin lui-même, soucieux d'attirer l'attention de son hôtesse. Celle-ci le fit porter dans sa chambre,

s'empressa à le soigner, et c'est ainsi qu'ils devinrent amants – ce qui était, en somme, la thérapeutique indiquée.

J'espère que la scène sera réussie.

On renonce à faire jouer la comédie par Germaine et ses amis, dans ce qui est aujourd'hui la bibliothèque et était alors une galerie : dommage. J'aurais bien aimé voir Benjamin en roi d'Épire (où il était, selon le mot de sa cousine Rosalie, le pire des rois), et Germaine en Andromaque. Mais demander à des acteurs de jouer mal exprès est, paraît-il, impossible, alors que c'est ce qu'ils font souvent le plus naturellement du monde.

La chambre de Juliette, au premier étage, m'a ravi comme autrefois. Vous souvenez-vous du papier peint aux oiseaux dont elle est tapissée, les boiseries vert Nil, les fauteuils recouverts de soie bleu pâle ? C'est là que l'on a placé la harpe dont elle jouait. Vous savez que je suis amoureux de Juliette, comme l'ont été tant d'hommes de son temps (je parle du mythe, non de l'actrice qui joue le rôle, assez charmante mais qui n'est pas mon type).

Parcourant les pièces du château, ouvertes aux visiteurs, j'évoquais les habitués : Bonstetten, bailli de Nyon, qui venait en voisin, Schlegel, Mathieu de Montmorency... Joseph de Maistre, ce fieffé réactionnaire, s'est fourvoyé lui aussi dans ce repaire du « libéralisme ». En somme, Benjamin et Germaine

étaient « de gauche », dirait-on aujourd'hui. On le disait aussi alors, car la distinction entre la gauche et la droite date, je crois, de la Convention?

Est-ce que je me serais plu en leur compagnie? Oui, sans doute. Mais je crois que je me serais vite lassé de ces joutes de l'esprit qui dureraient jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les rares fois où vous m'avez forcé à vous accompagner dans le monde, je me suis senti stupide, incapable de dire un mot. Et si, l'alcool aidant, je me suis risqué à entrer dans le jeu, j'ai tout de suite regretté les paroles que je venais de prononcer.

Rappelez-vous ce dîner où les deux compères, d'un air furieux, faisaient assaut de calembours, se croyant spirituels, ce qui avait pour résultat d'empêcher toute conversation et plongeait l'assemblée dans la gêne, sauf eux!

Je suis certain que sa propre éloquence, célébrée par tous ses contemporains, fatiguait Benjamin lui-même. A deux heures du matin, il n'avait qu'une envie, celle d'aller se coucher. C'est ce que je vais faire, après vous avoir souhaité une bonne nuit, Belle de mon cœur.

III

BENJAMIN HERMENCHES

à

SYLVIE DESAIX

Grand Hôtel des Bergues,  
Genève, 8 octobre 1988  
(par porteur)

Chère amie,

Vous aviez l'air de vous ennuyer, ce matin, au cours de la visite du château. J'espère que nous n'allons pas rester toujours agglutinés les uns aux autres, comme les Japonais quand ils visitent l'Europe... Prenons un peu de champ! J'aimerais vous voir seul à seule et que nous puissions parler de celle que vous allez incarner avec tant de charme. Peut-être vous est-elle encore un peu étrangère? Accepteriez-vous, pour un soir, de faire faux bond à toute la troupe et de dîner avec moi? Demain, par exemple? Je vous attendrai au bar de mon hôtel, à partir de huit heures. Ne me répondez pas. J'aime l'excitation où me plongent l'attente et le doute. Mais ne la faites pas durer trop longtemps.

A demain.



*Je vous salue de tout mon  
Coeur* *Stouffant*

L'UN  
EST  
L'AUTRE

*nrf*



9 782070 716982



89-IX A 71698 ISBN 2-07-071698-8

83 FF tc

Extrait de la publication